

MA POUPÉE

Journal d'Ouvrages des Petites Filles

LA LEÇON DE COUSINE CLAIRE

1^o Ouvrage avec fournitures annexé au présent numéro (1).

MOUCHOIR LINON DE FIL

Fournitures jointes à ce numéro : batiste dessinée, échantillonnée, simili plat M. F. A. blanc, chamois 3 tons, rose 3 tons.

« Oh ! un ouvrage ! ce n'est pas le moment, disent quelques-unes de vous, voilà les vacances, nous allons jouer, nous amuser et laisser de côté livres et broderies. » Je ne veux pas croire, mes petites amies, qu'il y ait des paresseuses parmi vous, mais quand bien même il y en aurait par hasard quelques-unes, on ne peut, n'est-ce pas, toujours courir, manier constamment la raquette du tennis ou le maillet du croquet.

Un gentil ouvrage, vite fait, pas difficile, n'est-il pas bien souvent une ressource et une distraction ? Un jour de pluie, vous serez heureuses de retrouver votre journal et le petit mouchoir à peine regardé au départ.

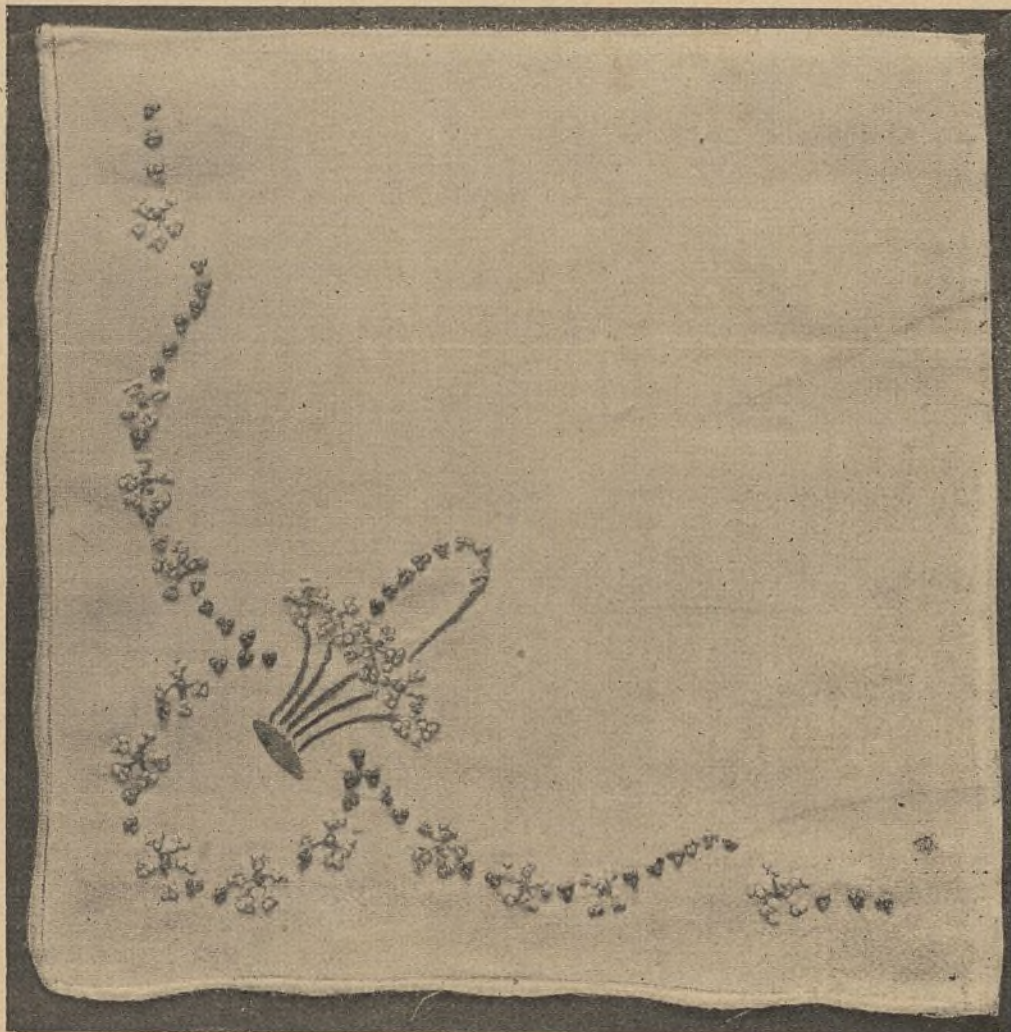
Au premier coup d'œil, vous jugez que le dessin en est peu chargé ; le plus long sera de festonner le tour, ayez soin de passer plusieurs fils ; afin qu'il soit bien en relief, vous le broderez en blanc. Tout le

reste du travail se fait au point de nœud, sauf le panier qui est au point de tige, en deux tons de simili chamois ; le fond de la corbeille est marqué de

quelques points au passé plat. Les fleurettes qui la remplissent se font au point de nœud, les unes blanches, les autres roses. Remarquez, mes petites amies, que tous les pois sont formés, chacun, de 3 points de nœuds très fins, un cordon ainsi formé serpente autour du mouchoir et relie les fleurettes, il se fait en tons chamois ; le cœur des fleurs en jaune clair. Aucune difficulté, mais seulement une variante dans les distractions de vacances.

Découpez le feston, repassez votre mouchoir à

l'envers, à travers un linge humide, puis, après l'avoir élégamment plié, glissez-le dans votre pochette. Au revoir, je vais, pour le mois d'août, vous chercher encore un gentil travail bien amusant.



(1) Cet ouvrage, avec toutes les fournitures nécessaires pour son exécution est envoyé aux abonnées de l'Édition avec ouvrages. Prix de cette édition : 15 fr. 50 par an (Étranger : 17 fr. 50).

OUVRAGES DIVERS

Pelote carrée.

— Tante Patience, tante Patience, n'est-ce pas que c'est un coussin pour la chambre de Fri-sette, cela ?

— Oh ! non, mignonne, le coussin serait beaucoup trop bourré et Fri-sette ne pourrait y rester stable. C'est une pelote.

— Tu vois, Monique, j'avais raison.

— Oui, c'est vrai. Ce sera pour notre chambre, tante Patience.

— Oui, mes chéries.

Sur un morceau de satin légèrement crème, elle sera d'un effet très heureux pour orner votre petite coiffeuse.

La broderie n'est nullement compliquée.

Les plus grandes feuilles sont au passé évidé vert pâle ; les plus petites en vert, un ton plus foncé.

Toutes les tiges sont un ton encore plus foncé au point de tige.

Les fleurettes en boutons sont au passé empiétant, le calice est vert et le pétale rose d'un ton.

Les fleurs, entièrement épanouies, sont au passé empiétant, deux tons de rose avec cœur formé d'une succession de points de graine or.

Les mêmes fleurettes fanées, qui se perdent aux quatre angles, sont en deux tons verts et un ton rose, avec une rangée



Fig. 1. — Pelote. Le satin dessiné avec fournitures : 1 fr. 75.
Doublure et garniture : 2 fr. 75.

de points de nœuds or.

Les petites baies, au centre, sont en deux tons rose, le plus clair au milieu.

Pour le montage, voici comment vous procéderez : vous ferez un coussinet, qui aura 14 centimètres de côté et 5 1/2 de haut. Vous le remplirez de capok. Vous poserez d'un côté votre broderie, de l'autre un morceau de satin uni et tout autour une bande de satin de la hauteur de la pelote.

La bande sera cachée par un ruché de mousseline de soie vert pâle muni d'une petite tête.

Tout le long du ruché, une cordelière blan-

che et verte serpente en formant une boucle de haut en bas.

Pochette à œufs.

— Oh ! le joli petit dessin, je voudrais bien le faire, tante Patience, veux-tu me le donner, s'il te plaît ?

— Oui, mais à condition que tu me dises ce que tu vas en faire.

— Une pochette à œufs, tante, est-ce que ce sera bien ?

— Oui, c'est justement à quoi ce dessin était destiné.

— Je voudrais le faire aussi, moi.

— Bon ! Vous prendrez un morceau de toile ancienne écrue de 30 centimètres de large sur 60 de

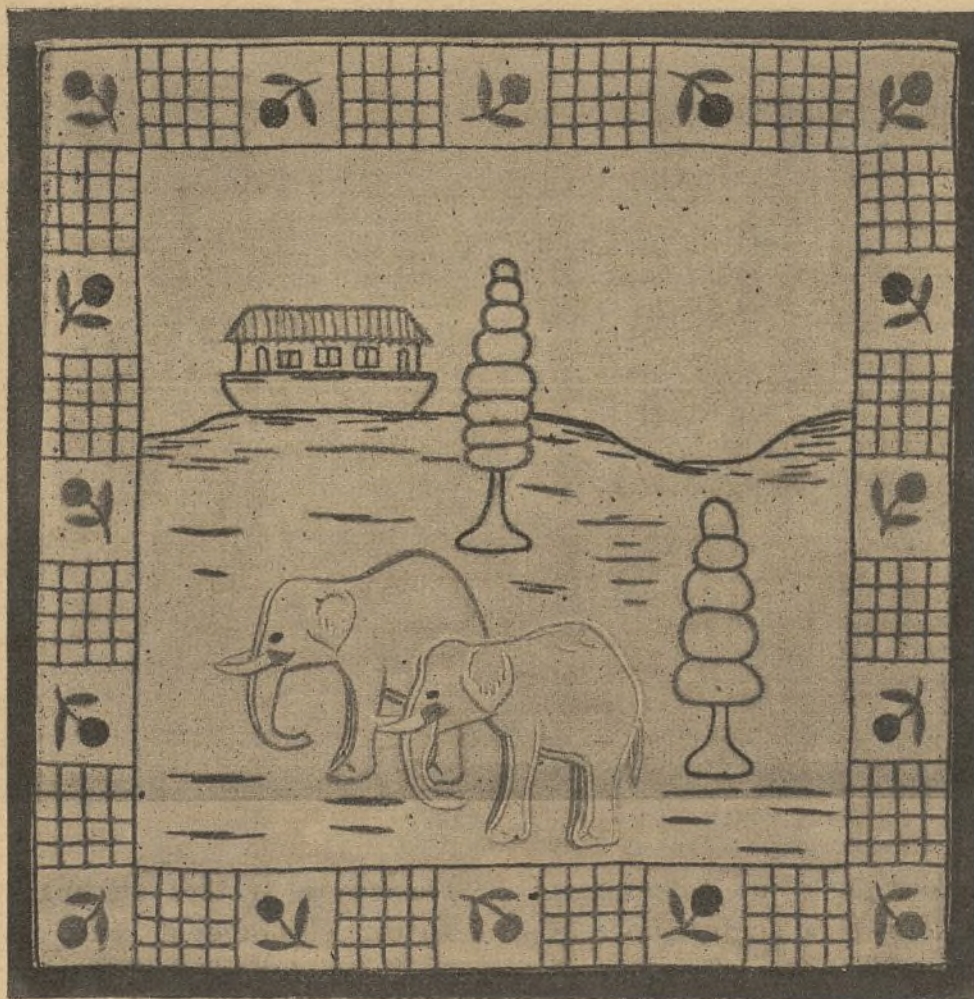


Fig. 2. — Pochette à œufs. Planche n° 1.
La toile non dessinée avec fournitures : 1 fr. 25.
Dessinée et échantillonnée avec fournitures : 2 fr. 75. Doublure : 1 fr. 25.

long. Vous le plierez en deux, et sur l'une des faces, vous reproduirez le dessin que je vous offre sur la planche. Si vous l'exécutez bien, la pochette aura un cachet tout particulier et amusera les convives.

Commencez par exécuter les deux éléphants.

Celui qui est au premier plan est brodé en gris argent clair au point de tige, sauf la queue, le ventre et les deux pattes droites qui sont en gris moyen.

L'oreille est au passé évidé gris clair, et les défenses sont marquées par du passé plat gris

les autres en ton plus foncé, et le tronc est dessiné par une ligne au point de tige brun.

— La maison, c'est celle des éléphants, tante Patience?

— Je doute fort, ma chérie, que les éléphants puissent y rentrer; il est préférable de croire que c'est celle du cornac. Son toit est fait d'une suite de points lancés bois clair, serti de bois un peu plus foncé. La maison est en point de tige un peu plus foncé, avec fenêtres brun très foncé.



Fig. 3. — Coussin rustique. Dessiné et échantillonné avec fournitures : 6 fr. 50. Doublure et cordelière : 3 fr. 75.

moyen pour la partie qui adhère à la tête, et gris clair au passé plat toujours, pour l'ivoire. Cette dernière partie est sertie d'un point de tige gris moyen, ce qui donne plus de relief.

Remarquez en passant que pour donner à l'ivoire son aspect tournant, les points, au lieu d'être horizontaux, sont obliques.

L'œil est marqué par quelques points en noir. Le second éléphant est fait de la même façon, mais avec la différence qu'il est brodé en ton foncé avec seulement l'oreille gris clair.

Les arbres, comme vous aimez les faire, sont composés d'une succession d'anneaux brodés au point de tige en vert feuille, les deux premiers en clair,

Le sol est en même ton, avec, de-ci de-là, quelques points lancés, vert 2 tons.

L'encadrement est fait de 2 lignes de points de tige brun foncé, avec, au centre, des quadrillés or, tenus par un point d'intersection même ton, séparés par des petites baies au passé plat, feuilles vert foncé, et baie rouge foncé pour l'une, vert plus clair et rose pour la suivante.

La broderie terminée, étendez sur toute l'étendue de la toile une flanelle rouge de 60 X 30, que vous ferez découper tout autour et vous la fixerez à petits points tout autour après avoir rentré la toile au ras de l'encadrement, et vous ne laisserez passer que la dent de la flanelle. Ceci fait, vous replierez la

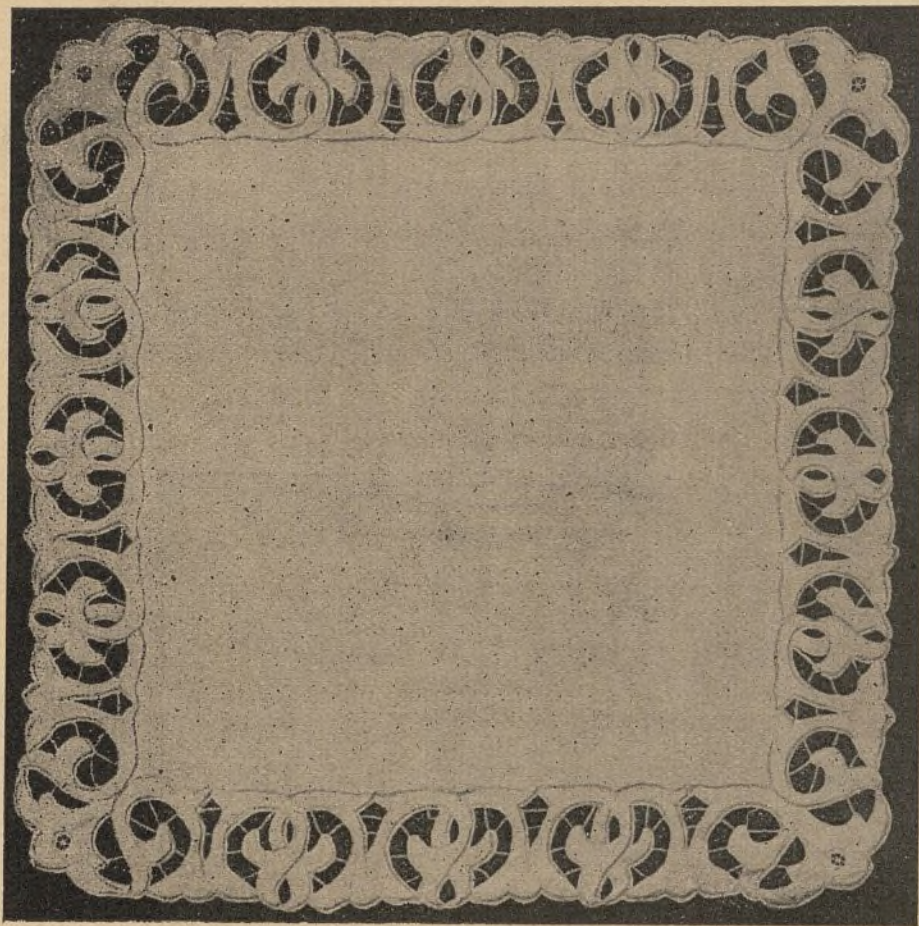


Fig. 4. — Napperon carré en broderie Richelieu.
Planche n° 2. Dessiné et échantillonné
(avec coton : 2 fr. 25. Dimension : 35 cent.

pochette en deux, et sur les deux côtés vous la fixerez par quelques points, en ménageant seulement l'ouverture dans le bas pour y placer les œufs.

Coussin de jardin.

Voulez-vous exécuter ce coussin, pour faire une surprise à votre maman?

Vous le glisserez dans son fauteuil un jour, avant qu'elle vienne au jardin, et elle sera tout heureuse de votre gentille intention.

Il mesure tout fini 55 centimètres de long, sur 43 de large, c'est vous dire qu'il est de bonne dimension et il aura sa place toute trouvée dans un de ces larges fauteuils de jardin où l'on se blottit avec bien-être.

Il est fait sur une grosse toile écrue. Le motif central est composé de 3 gros bluets faits en coton perlé 3 tons de bleu. Mais là pas de passé empiétant, ce serait trop lourd, simplement des points de bouclettes les uns à côté des autres.

Le cœur est un quadrillé vieil or, avec un point d'intersection bois, et serti de point de tige violet moyen, d'où partent des points lancés même ton.

Les boutons sont faits d'un quadrillé d'un vert jaune. Les tiges et les grandes feuilles ainsi que les petites vrilles sont dans la même gamme en 2 tons

différents, foncé pour les tiges et plus clair pour les feuilles. Ce bouquet est encadré d'une double ligne faite d'une suite de points de bouclettes vieil or foncé, d'où s'échappe, au bout d'un point lancé bleu moyen, une petite graine en violet. Là encore, c'est un tout petit point de bouclette que vous ferez.

Ensuite, vous trouverez un fond de quadrillé vieil or foncé fixé aux angles par un point croisé violet. Dans chaque losange formé par le quadrillé, un point de nœud vert.

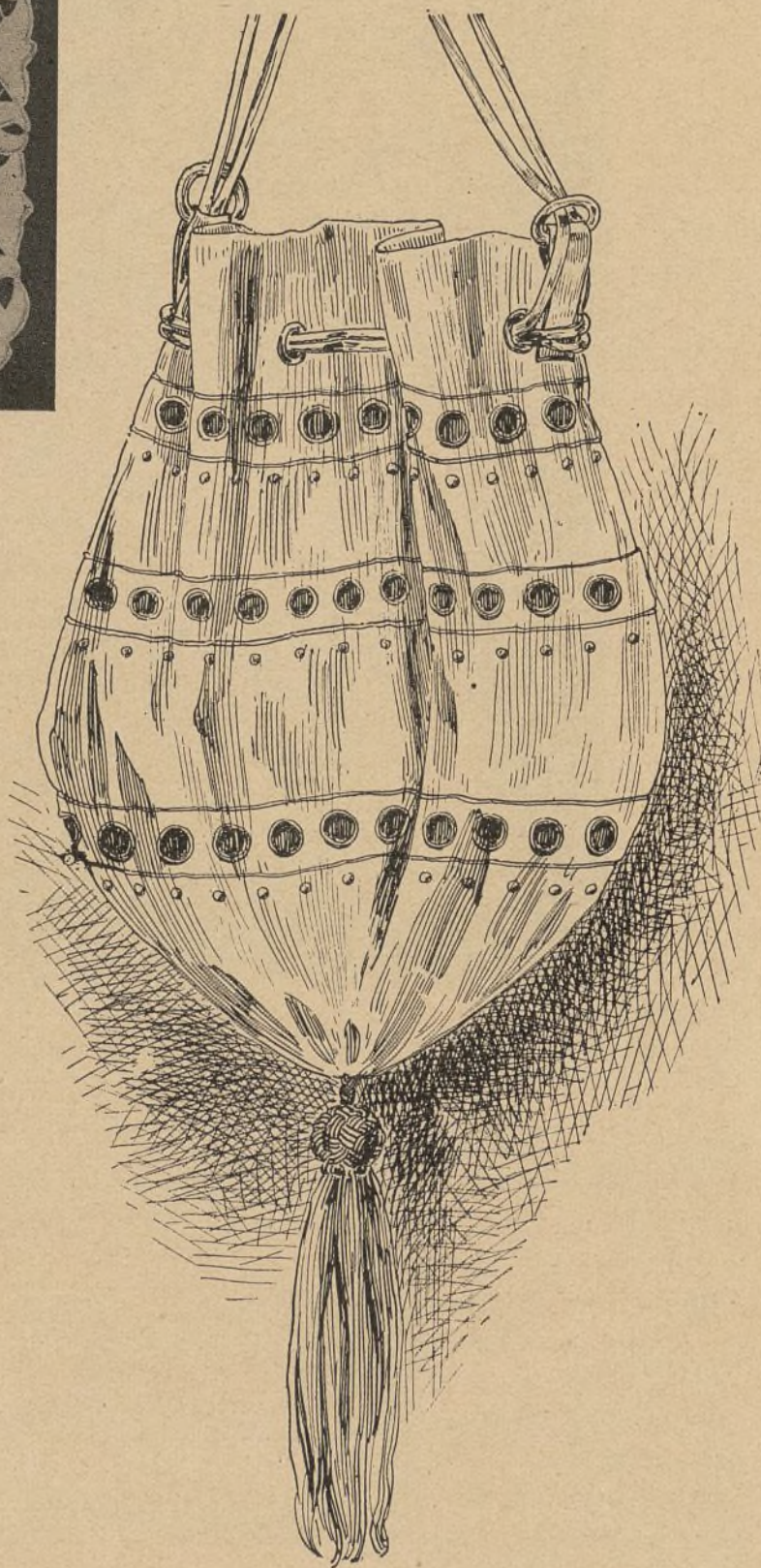


Fig. 5. — Sac pour le goûter. Dessiné et échantillonné avec
coton sur toile ancienne, blanche ou écrue : 3 fr. 75.
Doublure et garniture : 3 fr. 75.

Enfin, dans le haut et dans le bas, partent d'un tout petit ovale trois épis de blé de chaque côté, faits au point de bouclette en or 3 tons avec barbes, or clair en points lancés, tiges au point de tige et feuilles au passé plat vert jaune à points obliques. Entre ces groupes d'épis, quelques branches qui ressemblent à de la bruyère, ont une tige en bleu et les petites graines au point de bouclette en violet.

Petit napperon carré.

- Tante Patience, écoute-moi, je te prie.
- Parle, Simone.
- Voilà; je voudrais utiliser ce morceau de toile unie que maman m'a donné et je ne sais qu'en faire?
- Eh bien, je ne vois qu'une chose : fais-en un petit napperon ou un fond de plateau. Tu veux,

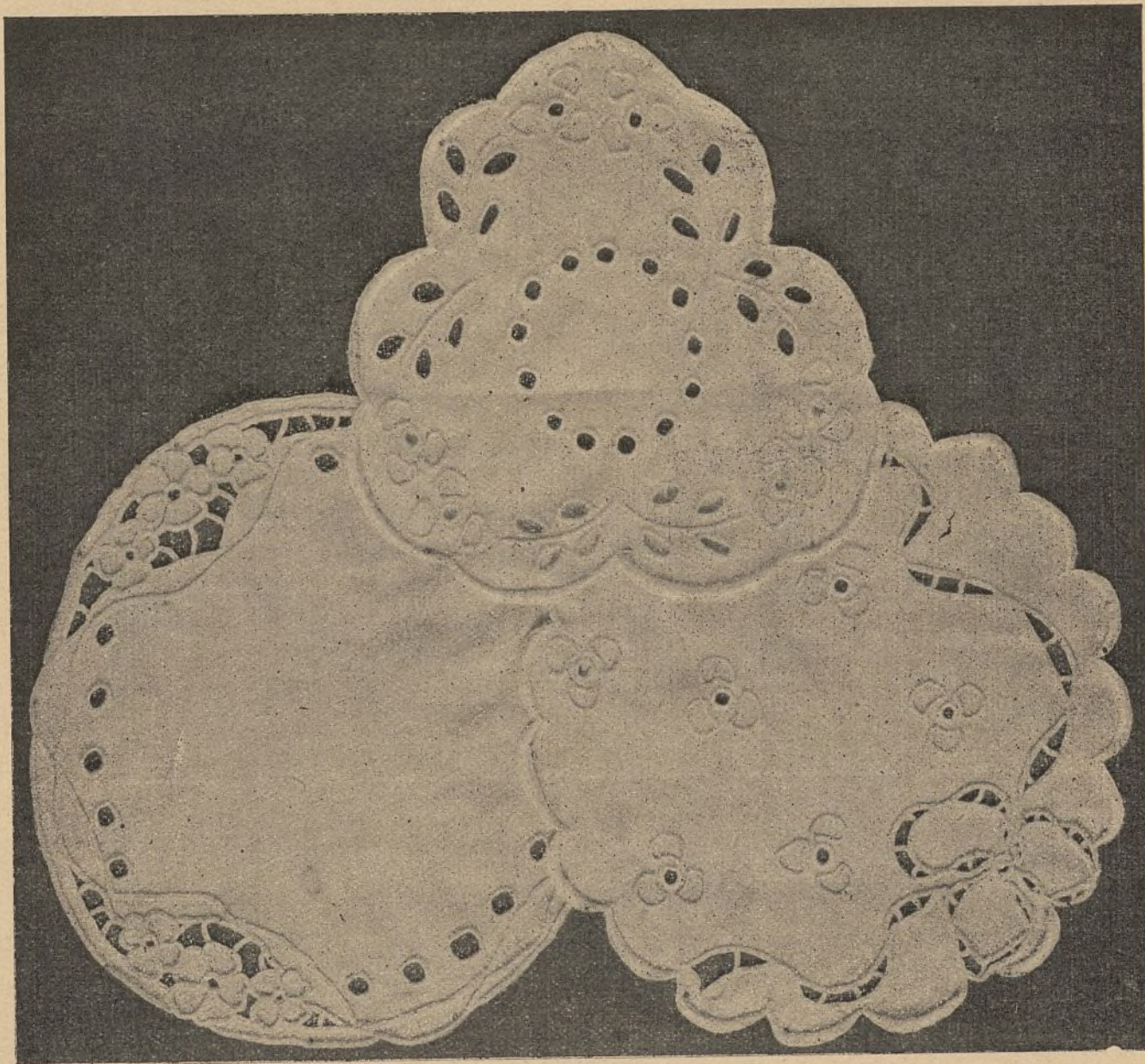


Fig. 6. — Groupe de napperons. N° 1, fond de tasse. Planche n° 3. Dessiné et échantillonné au coton : 0 fr. 50.
N° 2. Fond de carafe. Planche n° 4. Dessiné avec coton : 0 fr. 75.
N° 3. Fond de carafe. Dessiné avec coton : 0 fr. 75.

Sur les côtés, la décoration varie un peu et ce sont des fleurettes au point de bouclettes en 2 tons bleu, et un ton violet, avec cœur au point de graine qui limitent le quadrillé. Les tiges sont aussi en or, avec folioles vertes.

Ce coussin peut vous paraître un peu compliqué, mais il n'en est rien : le travail avance très vite et il n'a rien que vous ne connaissiez.

Le coussin, doublé de satinette verte, est orné d'une cordelière aux tons mélangés avec un trèfle à chaque angle.

sans doute, un dessin, du coton, une aiguille, un dé et du courage?

— Non, tante Patience, un dessin tout seul, pourvu qu'il soit décalquable.

— Cette bordure en Richelieu sera parfaitement appropriée. Seulement, tu remarqueras que le dessin de la planche est coupé par le milieu et qu'il faudra faire le raccord bien net et bien droit. C'est compris?

— Oui, tante.

— Il devra mesurer, tout fini, 35 centimètres de

côté. Voyons ton morceau de toile : Il a 40 cm, c'est bien. Pose ton dessin à distance égale des bords et, une fois décalqué, avec du n° 30, brode le tout en Richelieu. Rien de nouveau à t'expliquer, les barrettes sont faites comme d'habitude, en tendant 3 fils et en revenant dessus au point de feston. La bordure, à l'intérieur, est limitée par un point de feston.

la mode. Ça ressemble à des petites fenêtres de navire ; tu sais, tante Patience, ce que je veux dire.

— Oui, Germaine, cela s'appelle des hublots. Eh bien, si cela t'amuse, tu peux les broder.

— Oh ! oui, tante, sur quelle toile l'audra-t-elle faire ?

— Je te le conseille sur toile satinée écrue, brodé de coton blanc.

Tous les œillets seront brodés au point de cor-



Fig. 7. — Pèlerine en laine zéphir. Échantillonnée : 0 fr. 90. Laine zéphir : 0 fr. 75 la pelote de 5 gr.
Laine cachemire : 0 fr. 50 la pelote de 25 gr. Coton perlé : 0 fr. 80 les 50 gr.

La broderie terminée, tu découperas soigneusement le tissu tout autour et en dessous les barrettes. Ton morceau de toile sera ainsi utilisé et tu auras un joli napperon.

Sac pour le goûter.

— Un sac pour le bord de la mer vous plairait-il ? Je me souviens que l'an dernier je vous en ai offert un qui a eu du succès. En voulez-vous un autre ?

— Oui, tante Patience, parce que les formes ne sont plus celles de l'an passé et il faut bien suivre

donnet, ainsi que les petites lignes transversales doubles qui encadrent ces œillets. Seuls, les petits pois sont au plumetis.

Au lieu de poser des anneaux pour passer un ruban comme vous faites ordinairement, ce seront de ces mêmes petits ronds brodés à l'anglaise qui serviront pour passer le ruban qui fermera le sac à volonté.

Ce sac une fois brodé, doublé de petite soie de couleur et orné d'un ruban assorti comme nuance, sera un précieux auxiliaire à mes petites nièces pour enfourer mouchoir, bourse, ouvrage, goûter,

osselets et même un de ces ballons qui gonflent souvent la poche des petites filles.

Afin de lui donner plus de poids pour qu'il garde sa forme allongée, vous coudrez un gros gland à la pointe extrême.

Fonds de tasses et fonds de coupes.

— Nous voudrions faire quelques fonds de tasses, en broderie blanche afin qu'ils puissent se nettoyer facilement. Nous nous en servirons à la campagne quand nous recevrons nos petites cousines, nous ferons la dinette, comme les autres années, avec du chocolat, du thé, des gâteaux, des fruits. Tu vois qu'il ne faudrait pas que ce soit fragile.

— Si tu savais, tante chérie, comme c'est amusant de faire la dinette. On joue à la dame; on se fait de grandes traînes avec des feuilles et l'on s'invite mutuellement à prendre le thé.

— Je sais, mes chéries, que vous aimez beaucoup ce jeu et, pour vous donner satisfaction, je vous offre ces trois modèles différents parmi lesquels vous pourrez choisir et je vous donne le dessin sur la planche décalquable du fond de tasse et du fond de coupe avec les églantines.

Faites-les sur toile ancienne blanche et brodez-les avec du coton n° 30.

Le premier, en forme de trèfle (fond de tasse), est orné de 3 petits motifs au cordonnet réunis par une petite branche de broderie anglaise. Au centre, une petite couronne de ronds à l'anglaise.

Le second fond de carafe est agrémenté d'églantines en Richelieu reliées entre elles par des barrettes.

Ces motifs sont reliés par la continuation des lignes festonnées et un semis de pois de forme presque carrée, à l'anglaise, donne au fond de tasse une note plus légère.

Le troisième fond de coupe, aux dents assez accentuées, est garni d'un nœud broderie à barrettes dont les pans serpentent gracieusement.

Un semis de petits trèfles au cordonnet, avec cœur en anglaise, complète l'ornementation.

Les trois modèles sont festonnés au bord et découpés ensuite tout autour.

Pèlerine au crochet.

— Puisque vous allez bientôt partir au bord de la mer, je vous conseille de vous faire cette petite pèlerine au crochet. Elle ne vous embarrassera pas et vous pourrez, à l'occasion, la glisser dans votre sac, pour le retour de la promenade.

Commencer par l'encolure : faire une chaînette de 57 m., sur laquelle on fait un rang de 56 points tunisiens, 2 m. en l'air pour tourner, puis exécuter un rang

de points de marguerite comme suit : lever une boucle dans la 1^{re} m. en l'air et une 2^e boucle sous le brin vertical du rang précédent, ceci fait 3 boucles sur le crochet, les fermer en une fois, terminer la marguerite par 1 m. en l'air; pour les autres marguerites, lever la 1^{re} boucle dans la maille qui ferme la marguerite précédente et la seconde boucle sous le brin vertical du 1^{er} rang. Arrivée au bout de ce rang, casser la laine; tous les autres rangs étant faits à l'endroit, on doit également casser la laine au bout de chaque rang. Lever 1 boucle dans la 1^{re} marguerite, une seconde boucle dans la maille qui ferme la marguerite, puis une 3^e boucle dans la marguerite suivante; fermer en une fois, 1 m. en l'air et lever une boucle dans la marguerite où l'on a déjà levé la dernière du groupe précédent, une seconde boucle sous la maille qui ferme la marguerite et une dernière boucle dans la marguerite suivante, fermer en une fois, 1 m. en l'air, recommencer depuis X.

Pour les autres rangs, on lève la 1^{re} boucle entre 2 groupes, la seconde sous la maille qui ferme le groupe et la dernière entre les 2 groupes suivants.

Exécuter ainsi 2 rangs de 56 groupes; ensuite, il faut augmenter (pour faire une augmentation, on fait 1 bride entre 2 groupes, au rang suivant l'on travaille sur la bride comme sur les groupes).

3^e rang : 3 groupes, 1 augm., 3 groupes, 1 augm., 3 groupes, 1 augm., etc.

Faire encore 3 rangs sans augmentation.

7^e rang : 7 groupes, 1 augm., 5 groupes, 1 augm., 5 groupes, 1 augm., 5 groupes, etc.

Terminer le rang par 7 groupes.

Faire 3 rangs sans augmentation.

11^e rang : Faire toujours 5 groupes, 1 augm., 5 groupes, 1 augm., etc.

Terminer par 14 rangs sans augmentation.

Dentelle.

La dentelle est composée de brides longues; pour qu'elles soient toutes de même longueur, on se sert d'un petit carton de 3 centimètres de large.

Attacher de la laine zéphir dans un groupe, 6 m. en l'air, passer la laine derrière le carton, piquer le crochet dans le groupe en passant devant le carton; prendre le brin de laine qui se trouve derrière et le ramener en haut du carton : on a ainsi 2 boucles sur le crochet, prendre la laine, la passer à travers une boucle, reprendre la laine et la passer à travers les 2 boucles qui restent sur le crochet, ceci forme une bride. Faire ainsi 3 grandes brides qui formeront un groupe. Faire un groupe entre chacun des groupes du rang précédent de la pèlerine le long de chaque devant. Au bas du vêtement, l'on fait 3 rangs de grandes brides.

Chaque groupe de 3 brides est piqué entre 2 groupes du rang précédent.

A l'encolure, faire d'abord un rang de brides ordinaires pour passer un ruban, puis un rang de grandes brides comme autour du vêtement.

Terminer par une garniture en gros coton per'é.

Attacher le coton entre 2 groupes de grandes brides (au pied de ces brides), X 6 m. en l'air, 1/2 br. dans le milieu du groupe de brides, 3 m. en l'air pour un picot, 1/2 br. piquée dans le même trou, 1 picot, 1/2 br. dans le même trou, 1 picot, 1/2 br. dans le même trou, 6 m. en l'air, 1/2 br. entre les 2 groupes suivants, au pied du dernier rang, reprendre depuis X.

EMPLOI DU PATRON DÉCOUPÉ

CAPE POUR FRISETTE

Frisette est très coquette et regarde avec beaucoup d'attention la revue du *Vrai Chic des Poupées*.

Elle désire beaucoup avoir une cape comme elle en voit à ses amies, et elle a écrit à sa vieille grand-tante Patience de lui en confectionner une.

La lettre était si gentille que je n'ai pu résister.

En voici donc un patron qui se compose de 3 pièces :

La cape, à couper double droit fil au milieu du dos; le col, à couper également double droit fil au milieu du dos, et la bretelle à couper deux fois dans le droit fil.

En drap d'un joli bleu roi, elle sera très seyante.

Il faut donc, comme toujours, couper le tissu tout autour du patron en laissant un bon centimètre en plus. Puis, avant d'enlever les épingles, il est nécessaire de marquer les contours exacts par un bâti.

Lorsque les différentes parties sont coupées, il faut faire un rentré tout autour de la cape, sauf à l'encolure, mais un rentré simple, le drap étant assez épais ne supporte pas un double replis comme un tissu léger. De plus il ne s'effiloche pas. Lorsque ce rentré est tracé bien régulièrement pour qu'il n'y

ait pas de bosses ni de creux disgracieux, avec de la soie de même ton, à 3 millimètres du bord, vous ferez une piqûre sans tirer sur le drap, parce que la partie en biais prendrait mauvaise forme.

Une piqûre à la machine peut aussi se faire.

Le bord extérieur du col ainsi que les deux côtés des bretelles seront rentrés et tenus de la même façon.

Voilà un bel exercice de piqûre. Qu'en dites-vous?

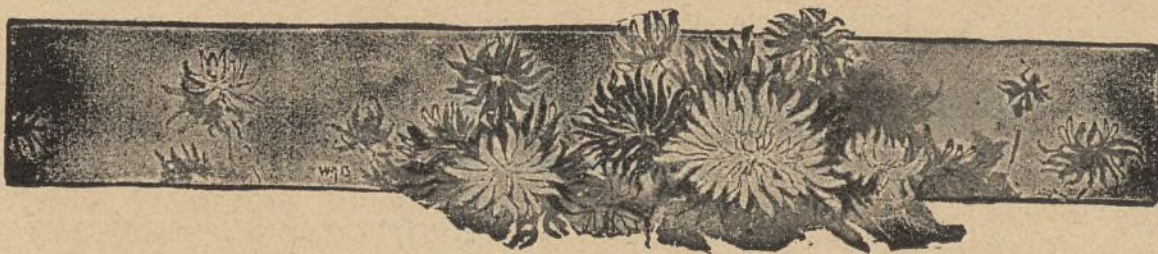
— Oui, tante Patience, nous ferons en sorte de bien suivre tes conseils.

— Une fois ceci fait, vous monterez le col comme je vais vous expliquer :

Posez l'encolure de la cape à laquelle vous avez fait un rentré sur le bord intérieur du col, juste à l'endroit du bâti, puis fixez-les ensemble par un point de piqûre. A l'envers, faites un point de chausson qui arrêtera ainsi l'extrémité du col.

Les bretelles sont aussi fixées à l'envers sous le col, de chaque côté, se croisent sur le devant et s'attachent derrière l'une sur l'autre par un bouton-pression.

Lorsque Frisette endossera sa jolie cape, elle pourra s'admirer dans la glace et rivalisera d'élégance avec Friquette, Mimi et autres poupées mondaines.



LES JEUDIS DE L'ONCLE FRED

(Suite.)

— Voulez-vous venir au Luxembourg, enfants?

— Oh! oui, oncle Fred.

— Et par ce beau temps, qu'aimez-vous mieux? Prendre l'autobus ou aller à pied?

— A pied! A pied! Ils font tant de bruit, ces autobus, qu'on ne peut seulement pas se parler.

— Il est vrai que c'est un fameux inconvénient pour des bavards comme nous, hein? Allons, pressons un peu le pas et, tout en cheminant, je vais vous poser des « colles ».

D'abord savez-vous où est le Palais du Luxembourg?

— Oui, oncle Fred. Il est situé rue de Vaugirard, en face de la rue de Tournon.

— Parfait. Et à quoi sert-il?

— Il renferme un musée très intéressant.

— Non.

— Tu dis non en riant, oncle Fred? C'est pour te moquer de nous. Je suis sûr qu'il y a un musée du Luxembourg. Nous y avons déjà été une fois, mais il y a si longtemps...

— Il y a, en effet, un musée du Luxembourg, mais il n'est pas dans le Palais qui porte le même nom.

— Où est-il, alors?

— Dans un bâtiment indépendant qui était autrefois l'orangerie du jardin. Cette orangerie fut agrandie et aménagée, pour faire un musée destiné aux œuvres des artistes vivants. Les tableaux ne peuvent pas rester au Luxembourg plus de dix années après la mort de l'artiste.

— Qu'en fait-on, alors?

— On transporte les meilleures toiles au musée du Louvre, où elles restent alors indéfiniment, et on envoie les autres dans des musées de province.

— Mais le palais du Luxembourg, qu'est-ce donc, oncle Fred?

— C'est le palais du Sénat, où siègent les sénateurs.

— C'est vrai, je le savais, mais je ne m'en souvenais plus.

— Il faut vous le rappeler mes enfants, car c'est une chose que vous n'avez pas le droit d'ignorer.

Vous devez savoir également où siègent les députés.

— Ça, ce n'est pas difficile : à la Chambre des députés.

— Et où se trouve la Chambre des députés? — Ah! Ah! Vous voilà pris en flagrant délit d'ignorance! La Chambre des députés est située sur la rive gauche de la Seine, en face le pont de la Concorde. On l'appelle aussi palais Bourbon, parce que c'est sur cet emplacement que la duchesse douairière fit construire, en 1722, un hôtel dont l'entrée principale subsiste encore aujourd'hui. Voilà ce dont il faut vous souvenir.

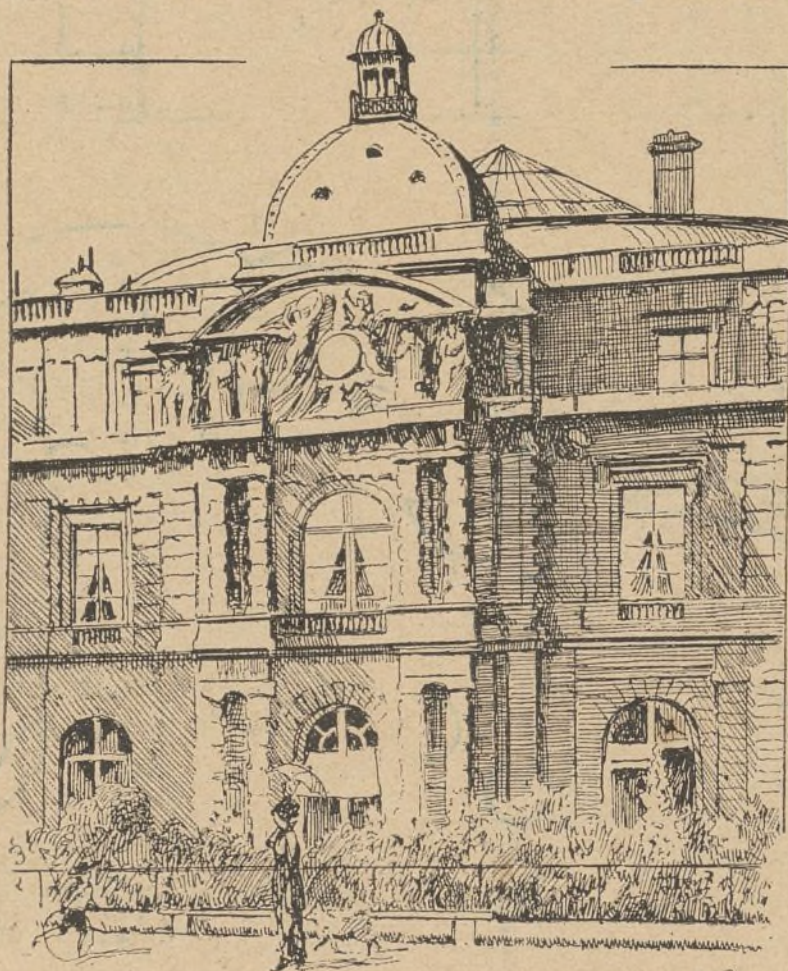
Maintenant, fermons cette petite parenthèse et revenons au Luxembourg. Je ne vous demanderai

pas de quelle époque il date, car vous l'ignorez certainement. Au seizième siècle, le duc de Piney-Luxembourg avait fait construire, sur l'emplacement actuel du palais, un hôtel qui porta le nom d'hôtel du Luxembourg. Et, l'amusant, c'est que ce nom persista jusqu'à nos jours à travers toutes les vicissitudes que subit ce domaine.

Après la mort de Henri IV, sa femme, que vous appelez comment?...

— Marie de Médicis.

— Sa femme, donc, acheta l'hôtel du Luxembourg pour en faire sa résidence et confia à l'architecte Debrosse le soin de le transformer en palais. Debrosse rasa les bâtiments existants et édifia, sur le modèle du palais Pitti de Florence, une majestueuse



Le palais du Luxembourg (côté du jardin).



La fontaine Médicis.

demeure. Je peux vous lire ce qu'en pensait un nommé Malingre, qui a fait des splendeurs de cette résidence une description curieuse.

L'oncle Fred tira de sa poche un petit livre qu'il se mit à feuilleter et, ayant trouvé le passage qu'il cherchait, il s'assit sur un banc, entouré des enfants, et lut à haute voix :

« Le palais consiste en quatre grands pavillons aux quatre coins, en trois grands corps d'hostel. Celui de main droite, où est le département de la royne, est composé d'une belle grande galerie haute, ayant deux cheminées aux deux bouts, fort belles pour l'invention, façons et dorures; les fenestres regardent sur le Petit-Luxembourg d'un costé et de l'autre sur la grande cour. Aux deux costez de cette belle galerie, sont quantité de tableaux de l'invention du fameux peintre Rubens d'Anvers, dans lesquels est représentée toute la vie de la royne depuis sa naissance. »

— Vous les avez vues, ces peintures, vous rappelez-vous où?

— Au musée du Louvre, oncle Fred. Tu

nous as même dit à leur propos qu'elles avaient été enlevées de la galerie du Luxembourg pour faire partie du musée et qu'elles avaient été ensuite transportées au Louvre.

— C'est très bien, Simone. Mais je n'ai pas fini ma description, où en étais-je? Ah! voici : « Avant d'entrer dans cette galerie est la chapelle de la royne, avec ses lambris dorez...

« De ce même costé et département est la chambre de la royne, belle, grande et carrée, enrichie d'une cheminée admirable pour son ouvrage et dorure, garnie de deux gros chenets d'argent. En cette chambre se voit la place du lit, enfermé de balustres, dont les piliers sont d'argent.

« De cette chambre on entre au cabinet, le plus riche qui se puisse voir... Les vitres de fin cristal, et, au lieu de plomb pour les lier, la liaison est toute d'argent.

« Le département de main gauche... est composé de deux grands pavillons, entre lesquels est une belle et longue galerie de mesme façon et ouvrage que celle du costé droict, en laquelle en divers tableaux se doit voir la vie du roi Louis XIII, ses victoires et triomphes, mais ce costé-là n'est pas encore parachevé.

« La face d'en haut dudit hostel, qui regarde le jardin et la grande cour, est composée de quatre grandes salles, deux en haut et deux en bas. »

— Tu fermes ton livre, oncle Fred?

— Oui, mes enfants, ce qui vient ensuite est moins intéressant. Attendez... voici cependant encore un petit passage que je peux vous lire : « L'entrée dudit hostel, qui regarde la rue de Tournon, est composée d'une haute allée qui va depuis le pavillon jusques au donjon du portail du costé droict, et une



Un coin du jardin.

autre pareille du costé gauche, laquelle allée est toute embellie de ballustres des deux costez... Ce donjon fait en rond et enrichy de belles colonnes et statues de marbre, et la ceinture toute dorée comme toutes les autres ceintures des trois corps d'hostel, et le haut d'iceux tout dorez. »

Vous voyez, d'après ces détails, que ce devait être une belle demeure, ce palais du Luxembourg ! Tous les architectes les plus en renom de l'époque convenaient, du reste, qu'il n'y avait nulle part de palais « mieux bâti et plus régulier ». Et Marie de Médicis ne négligea rien pour en faire une résidence vraiment royale. Elle en confia la décoration à des peintres illustres : Rubens, dont nous venons de parler, Poussin, Philippe de Champagne.

Mais je m'aperçois que nous n'avons encore rien dit des jardins. Pour leur donner l'étendue qui cadrerait avec les belles proportions du palais, Marie de Médicis adjoignit au parc de l'hôtel du Luxembourg un clos de vigne appelé le Pressoir appartenant à l'Hôtel-Dieu, une petite ferme qui en dépendait et vingt-cinq arpents de terre labourable qui appartenaient aux Chartreux.

Marie de Médicis confia aussi à Debrosse l'ordonnance des jardins et lui fit édifier la fontaine Médicis pour laquelle il fallut construire à Arcueil un aqueduc destiné à amener au Luxembourg les eaux de la fontaine de Rungis.

Vous savez, je pense, où mourut Marie de Médicis ?

— En exil, à Cologne.

— C'est cela. Avant de quitter la France, elle céda son palais à son second fils.

— Gaston, duc d'Orléans.

— Oui, Jacques. Puis ce palais passa entre les mains de M^{lle} de Montpensier, l'héroïne d'une guerre civile qui troubla la minorité de Louis XIV et dont vous allez me dire le nom.

— La Fronde.

— Très bien. Il appartint ensuite à Elisabeth de Guise, à Louis XIV, à la famille d'Orléans. Enfin, en 1779, Louis XVI en fit cadeau à son frère le comte de Provence, plus tard Louis XVIII.

Nous arrivons maintenant à l'ère troublée de la Révolution. Le comte de Provence part pour l'émigration et le Luxembourg devient une prison dans laquelle on enferme Philippe de Noailles, maréchal de France, âgé de soixante-dix-neuf ans, et sa femme; le vicomte de Beauharnais et sa femme Joséphine Tascher de la Pagerie qui devait devenir impératrice des Français; puis Hébert, Danton, Camille Desmoulins, Hérault de Séchelles, Fabre d'Eglantine; le peintre David, prisonnier après le 9 thermidor, y fit la première esquisse de son tableau des *Sabines*.

— Le maréchal Ney fut aussi emprisonné au Luxembourg, n'est-ce pas, oncle Fred ?

— Oui, mais pas à la même époque, Denise.

— En quelle année est mort le maréchal Ney ?

— En 1815. Il a été fusillé dans le jardin du Luxembourg.

— C'est cela même. Mais, entre temps, le palais était devenu la résidence du Directoire, puis du Consulat, puis du Sénat sous l'Empire. Louis XVIII y fixa la Chambre des pairs, en rentrant en France.

— Savez-vous depuis quelle année le palais du Luxembourg a été de nouveau affecté au Sénat ?

— Non, oncle Fred.

— Depuis 1879, petits ignorants !

— N'y-a-t-il pas aussi le Petit Luxembourg, mon oncle ?

— J'allais justement vous parler de ce petit bâtiment, construit par Richelieu. C'est là qu'habitait le cardinal pendant l'édification du Palais-Cardinal, que vous connaissez déjà.

— Il n'existe plus, ce Petit Luxembourg ?

— Mais si, mes enfants. Il sert actuellement d'habitation au président du Sénat.



ILS'AURONT DES JOUJOUX... DES JOUJOUX A VINGT-NEUF SOUS!

Janvier touchait à sa fin. Depuis huit jours, « les quatre » n'avaient pas mis le nez dehors. L'un éternuait; l'autre toussait. Elisabeth et Lolotte, fatiguées, se traînaient d'une chaise à l'autre, atteintes de cette lassitude qui suit les jours de fête. Peut-être aussi avaient-elles croqué, avec trop d'entrain, chocolats et marrons glacés, pendant la quinzaine écoulée.

Depuis le matin, la neige tombait fine et serrée. Le front collé à la vitre, Charles et Hubert cherchaient vainement, dans la rue, une distraction à leur ennui.

— Cette neige, c'est toujours la même chose! disaient-ils, oubliant l'enthousiasme avec lequel ils avaient, à l'aurore, salué les jolis flocons blancs. A quoi jouer? Dieu! que les jours sont longs! gémissaient-ils.

Fraulein partageait cet avis, entre les quatre bambins, au profit desquels elle avait épuisé le récit de contes merveilleux où enchanteurs et princesses lointaines apparaissaient tour à tour.

Les derniers jouets reçus avaient cessé de plaire. Défraîchis, ils n'offraient plus l'aspect pimpant qui avait séduit les enfants. Une fêlure ici, une cassure là, annonçaient leur décrépitude prochaine. Seul, un joujou excitait encore leur convoitise : la belle voiture aux chèvres de l'oncle Raoul.

On l'avait à peine vu, cet équipage! Papa, puis chacun à son tour, avait tourné la clé magique qui donnait la vie au minuscule attelage. Les chèvres aux cornes d'or, aux poils soyeux avaient remué, la voiture capitonnée de satin rose, décorée de mignonnes lanternes, avait tourné, tourné toujours plus

vite; puis maman avait dit : « Ce serait un crime de casser ce bijou ! » Et elle avait enfermé le dit « bijou » dans une vaste armoire.

Et voilà que Charles s'écrie :

— Si seulement on pouvait faire marcher la belle voiture! Oncle Raoul ne l'a certainement pas donnée pour l'enfermer toute l'année!

— Moi, dit Hubert, ce qui me plaît, ce sont les lanternes : je voudrais les ouvrir, les fermer et voir si l'on peut mettre dedans une petite bougie allumée... Tu sais, les bougies de mon anniversaire!

Tous les quatre revoient, en souvenir, le beau gâteau orné de lumières et de fleurs qui célébrait, il y a quelques jours, les huit ans du garçonnet.

— Et je pourrais asseoir mes nouvelles poupées, Zizi et Riquette, sur les coussins de soie, s'écrie Elisabeth.

— Moi, je voudrais caresser les petites bêtes, ajoute Lolotte, dont les doigts fluets font le mouvement de se perdre dans l'épaisse toison.

Maman entre à cet instant. Maman qui n'est pas enrhumée, elle, et qui, enveloppée de chaudes fourrures, va faire quelques visites.

Les quatre enfants s'accrochent à elle.

— Oh! petite mère, prête-nous la voiture aux chèvres : on s'ennuie tant, et nous serons si sages!

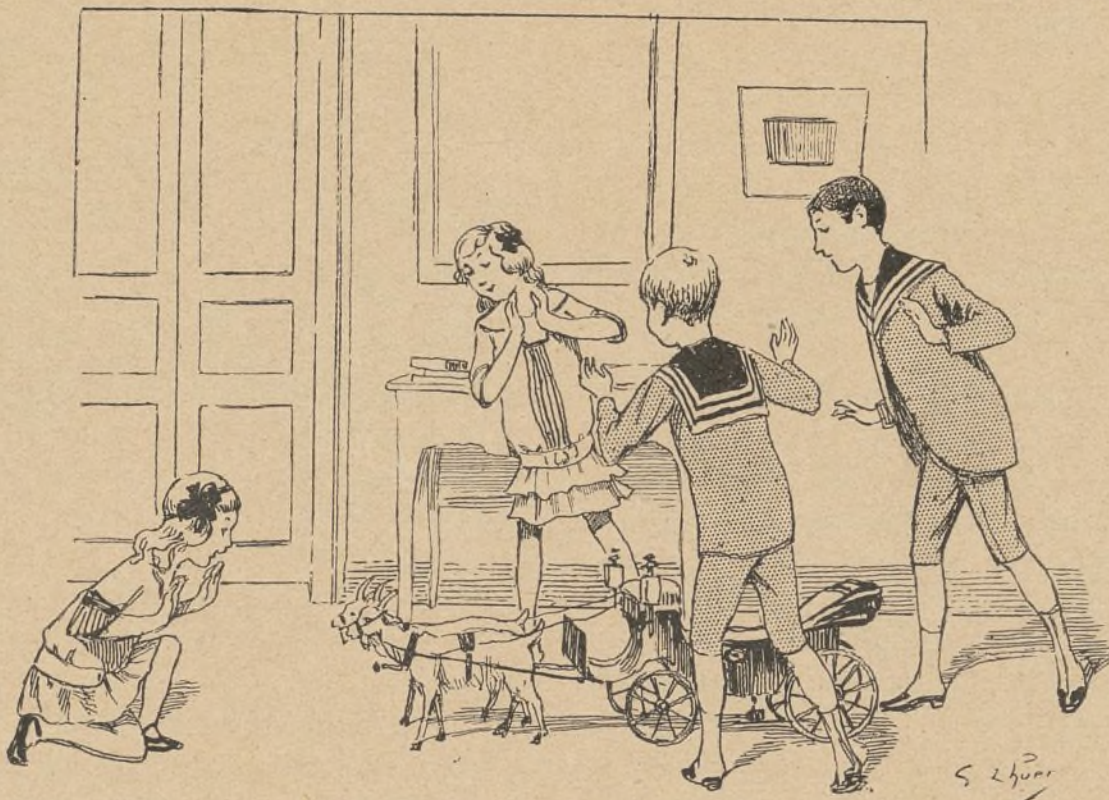
— Bien sûr? interroge maman.

— Oh! oui, crient-ils en chœur.

— Vous la ferez gentiment rouler? Chacun à votre tour?

— Oh! oui, répondent filles et garçons.

Le temps de disparaître et maman revient, apportant le précieux attelage.



La voiture excite l'admiration générale.

— Voilà! dit-elle les embrassant tour à tour. Prenez-en soin. Fraulein, vous'y veillerez, n'est-ce pas?

— Oui, madame!

La voiture, posée au milieu de la chambre, excite l'admiration générale : cela dure un bon quart d'heure; personne n'ose y toucher.

Enfin, Charles saisit la clé :

— Attendez, je vais la faire trotter.

L'équipage démarre, les chèvres remuent leurs sabots noirs, leurs cornes d'or; les rayons des roues s'animent : c'est merveilleux !

Elisabeth court chercher ses filles, les habille à la hâte :

— On ne garde pas sa chemise de nuit pour faire son tour de bois !

— A moi, maintenant, dit Hubert qui manie la clé avec une telle vigueur que Charles exclame :

— Tu vas casser le ressort !

— Pas plus que toi, riposte le cadet rageur.

Elisabeth a grand peur de causer quelque accident; aussi, en fille prudente, se borne-t-elle à asseoir ses deux poupées sur la banquette rose.

Lolotte étend la main :

— Fraulein, si cette petite s'en mêle, elle démolira tout, fait Charles avec supériorité.

— Laissez-moi faire, Lolotte, dit l'Allemande, remontant le mécanisme, tandis que la petite, docile, caresse les chevrettes inconscientes.

— Ce qui est intéressant, là-dedans, dit Charles, c'est d'étudier comment les roues sont faites : c'est comme cela qu'il m'en faudrait, pour le petit moulin à eau que je veux faire dans le ruisseau à Varney !

— Je suis sûre que mes bougies roses, quand je les aurai un peu grattées, iront très bien, reprend Hubert qui ouvre et referme les lanternes.

— Oh! les belles cornes d'or! articule avec emphase Lolotte, dont les doigts s'agrippent aux bêtes.

— Si j'avais ces coussins-là, mes filles auraient

un joli salon! leurs sièges de rotin sont durs! murmure Elisabeth.

Les quatre têtes ne sont plus seules rapprochées : huit mains se tendent, huit mains hardies soulèvent l'équipage et le secouent en tous sens.

— Mes poupées! vous allez les casser, proteste Elisabeth, qui saisit à la fois enfants et sièges moelleux.

— Si tu continues à tirer les lanternes, tu les arracheras, gronde Charles en bousculant son frère.

— Je ne vois pas pourquoi tu les aurais plus que moi! riposte celui-ci.

— Oh! les pauvres bêtes, vous leur faites mal, sanglote Lolotte.

— Si vous vous disputez..., intervient Fraulein.

Elle n'achève pas : les roues cèdent à l'effort de Charles, les lanternes à celui d'Hubert, et Lolotte recueille les animaux, qui, sans elle, iraient s'étaler sur le parquet.

Un moment de stupeur suit la bagarre :

— Cette fois, elle est cassée!..

Et chacun de pleurer, disant :

— C'est toi!

— Non, c'est toi!

L'orage enfin s'a-

paaise, et quand maman ren're, elle trouve chacun des enfants assis dans un coin, qui tourne et retourne entre ses doigts sa part de dépouille.

— Vilains enfants! [dit-elle désolée, que pensera l'oncle Raoul?

Et juste à l'heure du dîner, celui-ci arrive tout fringant.

C'est à qui des bambins se dérobe à ses caresses.

— Eh bien! Et ma voiture? Marche-t-elle? Vous amuse-t-elle?

Les quatre le regardent, effarés. Sont-ils devenus muets?

Maman embarrassée change de conversation, et papa a l'air très mécontent.

Enfin, Hubert, l'enfant terrible, s'enhardit :

— Tu sais, l'oncle, une autre fois, tu feras mieux



Huit mains hardies secouent l'équipage.

de nous acheter à chacun un petit joujou, parce que, vois-tu, en tirant dessus, pour avoir chacun notre part, nous l'avons brisée, ta belle voiture!

L'oncle fait belle contenance, il esquisse un sourire; mais quelques heures après, en quittant la mai-

son, il tourna rageusement sa canne en moulinet :

— Oh! les monstres!... marmotte-t-il. Cent cinquante francs jetés!... Bien sûr qu'ils en auront des joujoux : des jouets à vingt-neuf sous!

M. C.

CE QUE COUTE UNE POUPÉE NÈGRESSE

Pierrot et Hervé sont deux petits frères qui ne se ressemblent nullement, et qui sont, néanmoins, « deux têtes sous un même bonnet », ce qui veut dire qu'ils s'entendent à merveille, et qu'il n'est bon ou mauvais tour qu'ils ne fassent ensemble. Les cinq ans de Pierrot sont robustes; ses yeux foncés, ses longs cheveux blonds adoucissent l'aspect vigoureux de ses membres; Hervé, fluët, délicat, a deux yeux bruns qui pétillent de malice.

Ils ont aussi une sœur, Jeanne; mais Jeanne est « grande », elle a sept ans, et avec cela, quoique un peu bavarde, est très raisonnable.

Les deux bonshommes ont, ce matin, fait auprès d'elle une démarche étrange :

— Donne-nous une de tes poupées! ont-ils dit.

— Oh! je n'abandonne pas mes filles, a répondu catégoriquement Jeanne, et puis, les poupées, ce ne sont pas des jeux de garçons.

— Eh bien, tant pis pour toi, riposte Pierrot, j'ai vu, hier, une très belle négresse, et j'aurais changé ta vieille Cora, si laide, en une poupée noire, qui aurait semblé toute neuve!

Jeanne devient pensive. Quelle mère ne se laisserait pas tenter par la perspective d'embellir son enfant? Et quoique cette couleur sombre ne lui plaise qu'à demi :

— Tiens, prends-la, mais ne lui fais pas de mal. Comment feras-tu?

— C'est mon secret : Hervé m'aidera.

A toutes les questions, les deux garçonnetts sont restés muets; mais au retour de la promenade, à peine ont-ils enfilé leurs tabliers de toile bise, qu'ils disparaissent, emportant avec mille égards la pauvre Cora.

Ensemble, ils pénètrent dans le bureau de papa. Papa n'est jamais là, à cette heure.

— Et maintenant, ne perdons pas de temps, dit Pierrot.

Il assied Cora dans la corbeille à papiers.

— Tenez-vous droite, Mademoiselle, Hervé, soutiens-la!



L'encre dégouline sur la robe de Cora.

Hervé s'acquitte à merveille de ses fonctions d'infirmier.

L'aîné des garnements saisit alors l'encrier, s'arme d'un bâton qu'il trempe vigoureusement dans le liquide :

— Tiens, badigeonne-lui les cheveux, dit-il tendant un deuxième pinceau de fortune à son frère, cela séchera plus vite!

Mais cela ne sèche pas du tout : l'encre dégouline sur la robe de Cora éplorée, puis sur les papiers et enfin sur le tapis.

Les deux artistes sont absorbés dans leur œuvre au point de ne rien entendre.

La clé de la porte d'entrée qui tourne dans la serrure

les rappelle à la réalité :

— Papa! Papa qui rentre plus tôt que de coutume, dit Pierrot d'une voix étouffée.

Abandonnant encre et corbeille, il saisit à pleins bras Cora, qu'il cache dans son tablier. Il se sauve, entraînant Hervé maculé d'encre, aussi affolé que lui. Tous deux se cachent derrière un vieux bahut, dans le couloir. Pierrot se glisse tout au fond de la cachette, poussant Hervé devant lui :

— Tu es plus petit : on te verra moins!...

Un papa qui rentre dans son bureau, avec la pensée de s'asseoir paisiblement à sa table pour travailler, est quelque peu bouleversé, quand, à ses pieds, s'étale une nappe d'encre, et que la pacifique corbeille à papiers est transformée en salle de bains.

Le papa des bonshommes ne fait qu'un bond dans l'antichambre, et, quand il aperçoit les deux gamins blottis l'un contre l'autre :

— C'est vous, c'est vous, petits polissons, qui avez saccagé mon bureau !

Et il secoue vigoureusement Hervé d'une main et Pierrot de l'autre; Pierrot, dont le sarreau noir d'encre, en se déroulant, laisse échapper Cora en très piteux état.

— C'était pour avoir une négresse dans la maison ! dit le petit garçon en pleurs.

Cette bonne raison n'apaise pas papa, il est l'heure du goûter, et justement, aujourd'hui, il y a d'excellents gâteaux.

— Allez dans votre chambre, dit-il sévère, vous ne méritez pas de dessert !

Hervé est atterré par les événements qui viennent de se dérouler; déconfit, il va rejoindre sa bonne. Pierrot en devrait faire autant, mais le petit homme est gourmand, il s'assied tristement dans un coin.

La porte de la salle à manger entr'ouverte lui montre le paradis perdu : une table chargée de gâteaux, [de petits fours] appétissants et la chocolatière encore fumante.

Maman est rentrée au salon avec ses invitées, papa répare le désastre de son bureau; sans écouter la voix de sa conscience, Pierrot se glisse dans la salle. Dans sa hâte, il bourre ses poches de gâteaux secs et regrette que sa bonne l'ait débarrassé de son tablier où il aurait trouvé deux poches de plus à remplir. Puis il s'enhardit et déguste avec délices une tasse de chocolat.

Mais voici que papa (il est décidément partout aujourd'hui!) apparaît à nouveau; et, cette fois, il se fâche plus encore :

— Tu ajoutes la désobéissance et le vol à ta pre-

mière faute : va te coucher, je ne veux plus te voir !

Et lui-même conduit le bonhomme à Jeanne-Marie, qui, sans autre forme de procès, le met dans son lit.

Le calme de la nuit passe sur toutes choses; au réveil, Pierrot serait très gai, si Mademoiselle n'allait arriver d'une minute à l'autre. Or, chaque matin, il faut rendre compte de ses actes à Mademoiselle, et c'est très gênant quand on a fait des sottises.

— Avez-vous été sage, Pierrot ?

Alors, sans hésitation :

— Oui, Mademoiselle !

Voilà qu'une troisième faute s'ajoute aux deux autres !

Mais Jeanne est là, inexorable; Jeanne un peu bavarde, un peu jabo-teuse :

— Oh ! Mademoiselle, comment peut-il dire !

Et toute l'histoire est défilée avec gestes à l'appui.

La figure de l'institutrice devient grave, et son lorgnon s'arrête sur Pierrot.

— Mentir est encore plus laid que tout le reste ! dit seulement Mademoiselle au coupable.

Ce dernier a, paraît-il, pris de si bonnes résolutions, qu'il pourra, dorénavant, rencontrer toutes les moricaudes du monde, sans arroser d'encre les poupées de Jeanne, ni le tapis du bureau.

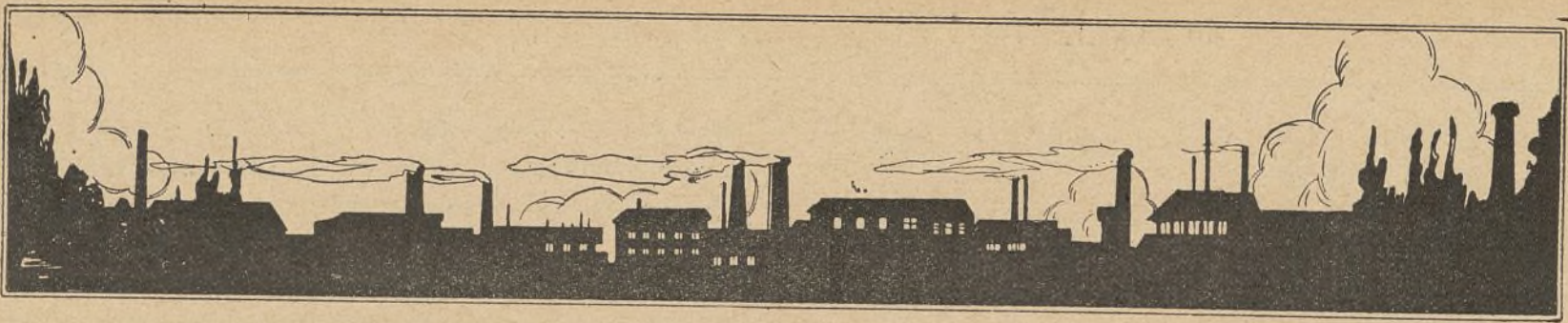
Ceci vous dira, petites amies, qu'une faute entraîne une autre, et parfois toute une série d'autres. Evitez avec soin cette première faute. Quand vous commettez une sottise, faites comme les navires qui se sont trompés de route, « voile arrière » et, comme eux, naviguez à nouveau dans le bon chemin.

Grand'mère.

M. C.



[Il déguste avec délices une tasse de chocolat.]



LA CHANSON DU PETIT VERRIER

(fin).

La cloche du soir sonne à l'usine; [le papa] de Remy, après avoir rangé ses outils, s'en retourne chez lui.

Content d'échapper à son rude labeur, il fredonne un air que répètent ses compagnons; peu à peu, le groupe s'égrène dans la cité ouvrière, tandis que le verrier guette Remy qui va sans doute venir à sa rencontre et se jeter dans ses bras.

Mais rien!... Au seuil du logis sa femme l'attend.

— Et le petit? demande-t-elle.

— Je ne l'ai pas vu, répond le père.

— Bien qu'il fasse jour encore, il devrait être rentré!

Mais, au village, l'école buissonnière est chose fréquente. Ils se mettent à table pour le souper; cependant l'heure s'avance, tous deux deviennent inquiets.

Sur le pas de la porte, ils interrogent les petits voisins.

— Remy était-il avec vous cet après-midi?

— Oui! disent les uns; non! répondent les autres.

— Si fait, qu'il était au bord de la rivière, affirme Lucas.

— Où cela? demande le père... Conduis-moi!

Et voilà les pa-

rents affolés qui suivent l'étroit cours d'eau, fouillant les oseraies, hélant :

— Remy!... Remy!

Soudain ils découvrent la casquette :

— Le pauvre gamin, fait l'ouvrier, pourvu qu'il ne soit pas tombé à l'eau!

La mère chancelle, les voisins accourent, se joignent à eux, les encouragent, le garde-champêtre paraît avec le maire. Des hommes de bonne volonté s'arment de piques et dans la nuit noire inspectent la rivière jusqu'au barage du moulin.

Personne ne songe aux roulettes qui étaient là ce matin.

Enfin, après des recherches vingt fois recommencées et toujours inutiles, les malheureux parents désespérés rentrent chez eux, et, jusqu'au jour, ils attendent, le front dans la main, l'œil perdu, l'enfant qui ne revient pas.

Tout près de la fenêtre, la pauvre maman a posé une lumière qui guidera, pense-t-elle, le petit égaré.

.....

Les saltimbanques ont roulé toute la nuit. Quand Remy s'éveille, étonné de ne pas entendre la voix mater-



Et, jusqu'au jour, ils attendent, le front dans la main, l'œil perdu!

nelle, il est tout surpris de se voir dans cette minuscule maison qui avance et va... il ne sait où.

La vieille prépare le déjeuner sur un microscopique fourneau qui touche au lit où l'enfant est étendu tout habillé.

— Maman, dit-il, je voudrais voir maman!

Preste, il saute en bas de la couchette et descend les marches de la roulotte qui vient de s'arrêter. Il se heurte à Bouffe-Bouffe; les chevaux dételés pâturent dans la clairière; Remy ne connaît pas ce bois dont les arbres entrecroisent leurs branches dans une large tranchée.

— Ah! te voilà, petit! fait le chef.

— Oui, monsieur Bouffe-Bouffe, je cours à la maison : papa et maman m'attendent, ils sont sûrement inquiets!

— Il ne s'agit ni de papa ni de maman! crie le saltimbanque d'une voix tonnante que Remy ne lui connaît pas. C'est moi qui suis ton père, et voilà ta grand-mère, dit-il en désignant la vieille femme qui paraît au seuil de la voiture. Takia est ta

sœur, voici ton excellent oncle, Paillasse, et ton beau petit cousin, Siffle-Siffle... Plains-toi de la famille que je te donne!... C'est entendu, n'est-ce pas?

Et la cravache dont il caressait hier l'échine de Moussu cingle l'air et retombe sur les épaules du gamin.

— Non, fait celui-ci avec force, j'ai un papa et une maman à moi, et je veux les rejoindre!

A nouveau la cravache s'abat sur l'enfant qui pleure désespérément.

En un tour de main, Bouffe-Bouffe coupe les cheveux du petit et lui badigeonne le cuir chevelu d'une teinture rousse qui le rend méconnaissable.

— Et maintenant, Tartelet, dit-il, car tu t'appelles Tartelet, endosse des vêtements dignes de ton nouvel état!

D'un coup de pied il l'envoie vers la vieille femme.

La grand-mère enfle à Remy un pantalon rouge, débris d'un vêtement de soldat, et un habit bleu dont les manches trop longues le rendent informe.

Paillasse allume du feu, il y jette les habits du petit : tout cela flamboie, élève vers le ciel une fumée épaisse, puis retombe en cendres. Et il semble

au gamin que toute sa vie passée, avec les caresses de sa mère, s'en va dans cette fumée.

... La vieille veut le consoler.

— Tiens, dit-elle, lui versant un bol de café : bois! Et lui tendant une tartine : ...et mange cette beurrée; c'est la dernière...; après, il faudra gagner tes repas.

Comment? Remy se le demande. Il ne comprend pas. Tous ces visages, qui lui plaisaient hier, lui paraissent effrayants, et l'usine où courent au milieu du feu les garçonnets pâlots lui

semble un paradis à côté de ces affreuses baraques, qui se remettent en marche.

Tiaka s'approche doucement :

— Il ne faut pas pleurer, Tartelet, Remy, ajoute-t-elle plus bas : je te montrerai mes oiseaux; ensemble, nous cueillerons de belles fleurs dans la forêt et... tu retrouveras tes parents, comme j'espère retrouver les miens, dit-elle presque dans un souffle.

— Oh! fait le garçonnet et il murmure :

Grand saint Laurent,
Conduis par la main
Le petit enfant ..

— Oui, continue Tiaka, mais il n'en faut pas parler, ils nous battraient!



Et la cravache s'abat sur l'enfant.

Alors, Tartelet ne se sent plus seul, il embrasse Tiaka, appuie sa tête contre l'épaule de la fillette et plein d'espoir en demain, avec l'insouciance de son âge, il mange sa tartine et regarde les serins que sa petite amie fait manœuvrer pour l'amuser.

De longs jours s'écoulaient avant que Bouffe-Bouffe laisse Tartelet sortir seul.

Les semaines, les mois passent, la roulotte parcourt en tous sens les chemins de France. Tantôt elle s'engage dans d'étroites vallées, tantôt elle gravit de rudes côtes, et, comme le dit notre bon Lafontaine : « suant, soufflant, s'époumonnant », la troupe entière pousse la vieille voiture, afin de ménager les chevaux exténués.

Parfois Bouffe-Bouffe réunit son monde : il s'agit de donner le soir une représentation. Alors les saltimbanques font le tour du village : Tartelet habillé d'un maillot, bat la caisse, aussi grosse que lui, Paillasse joue du piston, l'affreux Siffle-Siffle tape sans relâche sur un tambour, tandis que la voix fluette de Tiaka annonce :

— Venez voir les serins apprivoisés, et Moussu, chien savant dans ses exercices ! ce soir..., à huit heures...

L'heure venue, la troupe est sous les armes. Un tapis tendu sur l'herbe fait tous les frais de la salle, quelques quinquets fumeux sont semés çà et là, Bouffe-Bouffe, habillé de velours pourpre élimé, soulève des poids, transporte des barres de fer.

Puis il exhibe Moussu qui marche sur deux pattes, épaule une canne tout comme un fusil, fait le mort et quête le public, un chapeau haute-forme entre les dents.

Le cœur de Remy tremble quand Paillasse lui crie :

— A nous deux, Tartelet !

Le pauvre semble encore plus misérable avec sa figure enfarinée que font ressortir ses cheveux roux ; mais le petit verrier est souple : leste, il saute sur les épaules de Paillasse et se tient en équilibre sur la tête du clown ; puis, agile, il retombe sur le tapis.

Les spectateurs applaudissent : aucun ne soupçonne les coups dont Paillasse l'a roué, alors que, dans les haltes du voyage, il exerçait le marmot.

Tiaka paraît, jolie « comme une princesse », pense Remy, dans sa jupe courte de tulle rose qui bouffe et ses longs cheveux qui flottent autour d'elle.

Elle lâche ses oiseaux, les appelle : ils l'entourent, se posent sur son bras, obéissent à sa voix.

La foule émerveillée trépigne, commente la représentation, tandis que la grand'mère, resplendissante en sa jupe écarlate, compte la recette et que les hommes boivent un coup à l'auberge.

— Si nous nous sauvions ? murmure Tartelet à l'oreille de Tiaka.

— Oh ! pas maintenant, répond la fillette. Où irions-nous ? Nous ne connaissons personne et s'ils nous rattrapaient ils nous tueraient.

L'enfant soupire et d'une voix éteinte fredonne la vieille chanson... Peu à peu, le refrain en devient lointain à sa mémoire endormie...

Encore préfère-t-il ces jours de branle-bas à ceux où Bouffe-Bouffe les éveille en criant :

— Allons, mes gars, il s'agit d'aller aux provisions !

Au début, Remy tendait naïvement la main, attendant les sous qui paieraient, pensait-il, ses emplettes.

— Nigaud, lui a répondu Paillasse, tu as des mains, faut t'en servir ! Siffle-Siffle te montrera... et ne reviens pas bredouille, sinon, gare !...

L'explication de Siffle-Siffle est sommaire : il poste Tiaka à faire le guet, tandis que, pénétrant en rampant dans une basse-cour, il saisit une poule, l'étrangle et la jette à Tartelet en criant :

— Décampe, et vite !

Bientôt l'affreux garnement revient chargé lui-même d'un lapin ; les bandits rient de son adresse, tandis que la vieille soupèse la marchandise.

Tartelet sait que cela, c'est voler. Il songe à son papa qui ne lui permettait ni de grappiller dans les vignes, ni de prendre une pomme dans les vergers, disant :

— Petit, ce n'est pas honnête !

Mais il n'ose protester ; à nouveau, il murmure à sa confidente :

— Tiaka, je veux m'en aller !

Et la fillette de répondre :

— Oui, Remy, un jour nous partirons, car ce que nous faisons est mal.

Ce jour, il faudrait le trouver...

Un matin, Siffle-Siffle revient en faisant d'affreuses grimaces : c'est sa manière d'exprimer la joie :

— J'ai fait le tour d'une belle propriété : un petit mur à sauter et nous aurons une provision de pommes dignes de figurer à la table d'un roi !

— Prends des sacs... Emmène les gosses, ils t'aideront, crie Bouffe-Bouffe. Tu cacheras ton butin le long du mur, ce soir, j'irai le prendre.

Tiaka et Tartelet marchent poussés par Siffle-Siffle qui les taquine d'une longue baguette de coudrier.

Arrivés près du verger que borde un petit bois :

— Allons, Tartelet, passe le premier. Monte sur mes épaules ; tu te laisseras glisser dans le feuillage.

Le petit obéit ; mais il a mal pris son élan et

retombe lourdement de l'autre côté du mur en poussant un cri de douleur.

Tiaka ne veut pas l'abandonner; à son tour, elle descend tant bien que mal dans le lierre enchevêtré.

Siffle-Siffle, hissé sur les pierres, aperçoit à quelques pas des deux enfants, une jeune fille étendue sur un fauteuil de paille; à côté d'elle, un homme vient de se lever.

Alors le gar-
nement court
prévenir la ban-
de de l'échec
de l'expédition.

— Que fais-tu
là, petit voleur?
s'écrie M. Z***,
saisissant Tar-
telet et le se-
couant rude-
ment par le
bras.

— Monsieur.

— Oh! ne nie
pas, ni toi non
plus, dit-il, s'a-
dressant à Tia-
ka: ce sac vous
trahit! Tu vou-
lais voler des
fruits. Où sont
tes parents,
vaurien? ajou-
te-t-il en es-
sayant de re-
mettre le gamin
sur ses pieds.

Remy gémit
et ne peut se
lever.

— Père, mur-
mure la jeune
fille, ne lui fai-
tes pas de mal, il a dû se casser un membre.

Elle soulève l'enfant et le pose doucement dans le
fauteuil qu'elle vient de quitter.

Puis involontairement :

— Dieu! qu'il est laid avec ses cheveux roux et
ses yeux pâles!

Tiaka se redresse devant l'injure faite à son ca-
marade de misères :

— Ce ne sont pas ses cheveux! dit-elle grave-
ment.

— Comment? reprend l'inconnue en riant. Ils
tiennent cependant bien à sa tête!

— Oui, mais ils les ont peints, ils les ont coupés!

— Qui? Tes parents.

— Bouffe-Bouffe, Siffle Siffle, Paillasse, ce ne sont
pas nos parents: ils nous ont volés, rispote fièrement
la fillette.

— Que diable nous chantes-tu là? interrompt
M. Z***. Bouffe-Bouffe, Siffle-Siffle, en voilà des
noms!... Où sont les gens dont tu parles?

— Dans la
roulotte.

— Père, in-
tervient la jeu-
ne fille, ce petit
va se trouver
mal, voyez
comme il est
pâle. Portons-
le à la maison,
et soyez assez
bon pour ap-
peler le doc-
teur.

A ces mots,
le maître des
lieux se penche
sur le garçon-
net et l'enlève
de ses bras vi-
goureux.

— Suis-moi,
petite, dit-il à
Tiaka, tout à
l'heure nous
verrons si tu
dis vrai.

Quand Tar-
telet est ins-
tallé dans un lit
chaud et blanc,
il se sent mieux
et, sans cri, il
laisse panser

son pied foulé par le médecin aussitôt accouru.

Stupéfait, le gamin regarde Tiaka se mouvoir dans
cette chambre luxueuse avec autant d'aisance que
si elle y était née.

— Eva, mon enfant, nous ne pouvons garder ces
vagabonds; je cours à la recherche des leurs, dit
M. Z***.

Son père parti, Eva scrute le fin visage de Tiaka :

— Quel nom étrange ton frère t'a-t-il donné tout
à l'heure?

— Il n'est pas mon frère, mais je l'aime, dit la
fillette, en embrassant le petit éclopé. Je m'appelle



Père, murmure la jeune fille, ne lui faites pas de mal.

Jeannine. J'avais une maman, jolie comme vous, et une belle maison, comme celle-ci. Et ma maman était riche, je crois, car elle avait une montre et un canif.

— Mais alors? interroge la jeune fille.

— J'étais au bord de la mer toute bleue..., je m'étais éloignée de ma bonne, alors Paillasse m'a emportée, en étouffant mes cris, dans son manteau.

— Tu rêves, ma pauvre enfant!

— Oh! non, c'est vrai!

— Et lui? Et toi, petit?

— Je m'appelle Remy. Papa travaille dans une grande usine, où les petits garçons courent au milieu du feu avec de longues cannes.

— Une verrerie, sans doute, explique Eva. Mais où? Comment s'appelle ton village?

Rêveur, Remy secoue la tête :

— Je ne sais pas!... Il y avait une grand'route avec des arbres tout minces et très hauts qui faisaient psch..., psch..., par le vent. Et le chemin de fer sifflait en passant!

— Hélas! Remy, il y a beaucoup de routes bordées de peupliers et beaucoup de chemins de fer qui passent en sifflant. Raconte encore, continue Eva.

— A la fête, la saint Laurent, on mangeait de la bonne « quiche ». Oh! je me souviens maintenant.

Et voilà que le petit verrier chante de sa voix aigrette à laquelle se mêle celle de Tiaka :

Oh! grand saint Laurent,
Conduis par la main
Le petit enfant
Dans le bon chemin.
Sans autre misère,
Qu'il retrouve sa mère!

A ce naïf refrain, Eva essuye une larme : elle est orpheline, et sait que, hélas! elle ne reverra plus sa douce maman; son cœur tendre compatit plus encore à l'abandon des pauvrets.

M. Z*** rentre :

— Ces enfants ont été volés : la roulotte a disparu. Ce n'est pas pour quelques fruits maraudés que ces gens ont pris la fuite: ils ont un autre crime sur la conscience! Enfin, le garde-champêtre les poursuit!... Que faire de ceux-ci?

— Père, laissez-moi la joie de les rendre à leurs parents! Josette, ma vieille bonne, prendra soin d'eux! Pour moi, je vais écrire à la Ligue des Enfants de France, cette belle œuvre m'aidera dans mes recherches.

— Entendu! fait le père dans un baiser.

Sur un fin papier bleuté, la plume d'Eva court longtemps; paisible, sous bonne garde, Remy s'endort; Tiaka ne bouge pas du grand fauteuil d'où

elle examine avec extase sa jolie bienfaitrice et tout ce qui l'entoure.

Bien soigné, Remy guérit promptement. Avec Jeannine, qui a repris son nom, il court dans le parc de M. Z*** et guette l'arrivée du facteur.

Sur les vagues renseignements d'Eva, la Ligue des Enfants de France a fait paraître une note dans les journaux.

Eva espère que ses protégés retrouveront ceux qui les ont, sans doute, amèrement pleurés.

A quelque temps de là, une voiture stoppe à la porte, la grille s'ouvre et une mince jeune femme en deuil marche vers le perron :

Jeannine la regarde un instant :

— Maman! maman! s'écrie-t-elle.

En une longue étreinte, la mère et la fille oublient les années d'angoisses et, en cet instant, le deuil de la veuve s'illumine d'une joie, tandis que la fillette pleure l'absent.

Jeannine amène à sa mère le compagnon de sa détresse et la radieuse Eva :

— Aie confiance, Remy, dit celle-ci, tu retrouveras aussi les tiens!

Et voici qu'arrive une grande lettre de la mairie de Ains.

Elle prie M. Z*** d'envoyer l'enfant qui semble être celui que tous ont cru noyé.

Il faut se séparer.

Très émus, les bambins quittent la maison hospitalière d'Eva « qu'ils n'oublieront jamais », disent-ils les larmes dans la voix. Ils ont peine à se quitter.

Accompagné de M. Z***, Remy voyage longtemps; ils arrivent enfin à la modeste gare d'Ains.

— C'est là, Monsieur! c'est là, dit le gamin en désignant au loin la cité ouvrière.

Ses petites jambes courent le long du chemin, il retrouve les grands peupliers et tout là-bas les feux de l'usine semblent lui faire fête.

Il frappe à la modeste porte, il embrasse sa pauvre maman avec autant de tendresse qu'en a mis Jeannine à étreindre la sienne!

Et le petit verrier reprend son existence d'autrefois.

Hélas! la vie errante l'a rendu flâneur, paresseux, son papa et sa maman s'en désolent.

— Que deviendra-t-il dans l'avenir?

L'automobile qui s'arrête à leur logis dira la réponse.

Jeannine et sa maman en descendent. Devant les doléances de l'ouvrier :

— Confiez-moi votre fils, dit M^{me} X., j'en ferai un homme dont vous serez fiers plus tard!

— Oh! je vous en prie, continue Jeannine, il sera mon petit frère!

Les parents de Remy n'osent refuser le sort inespéré qui s'offre à lui.

Les deux enfants, si malheureux ensemble, grandiront côte à côte.

M^{me} X. a dit vrai, elle a fait du pauvre Tartelet d'autrefois, un ardent travailleur.

Vingt ans plus tard, il entre à l'usine comme l'avait rêvé son père, mais dans un beau bureau, car Remy est ingénieur.

Chaque année, Eva, qui est maintenant une dame respectable, et Jeannine, qui est mariée, viennent à Ains.

Avec émotion, elles lisent ces mots que l'ingénieur a fait inscrire en grosses lettres à l'entrée de la fabrique, et que balbutie jusqu'au plus petit verrier du village :

Grand saint Laurent,
Conduis par la main
Le petit enfant
Dans le bon chemin.
Sans autre misère,
Qu'il retrouve sa mère!

BRUYÈRE.

ANECDOTES

Pension pour chevaux.

Le petit Georges voit, en haut d'une porte cochère, cette inscription en belles lettres d'or :

PENSION POUR CHEVAUX.

— Ah! je comprends, s'exclame-t-il, pourquoi les chevaux sont intelligents! Ils ont des pensions! On leur y apprend sans doute bien des choses! C'est pourquoi ils sont toujours plus avancés que les ânes!

Ressemblance.

— Vous trouvez que je ressemble à ma sœur? disait une fillette à une amie. Vous n'avez pas tort. Mais si vous voyiez ma sœur, c'est étonnant : elle me ressemble encore plus!

Marie a réponse à tout.

Marie, la nouvelle bonne, vient de servir le potage à table. Les maîtres s'installent sur leurs sièges et se mettent en devoir de déguster le consommé.

— Méfiez-vous, s'écrie Marie, vous allez vous brûler!

— Comment le savez-vous? réplique Madame.

— J'y ai goûté avant vous!

— Que veut dire ceci? Vous vous êtes déjà servie?

— Oh! non, madame, je m'en garderais bien! J'ai tout simplement trempé mes doigts dans l'assiette de monsieur, et je me suis brûlée!

Explication ingénieuse.

Bob, se promenant avec ses parents, avise un écriteau à la devanture d'un magasin d'articles de pêche.

Cet écriteau est ainsi conçu :

FABRIQUE D'AQUARIUMS EN VERRE DÉPOLI

— Ah! je comprends pourquoi on fabrique des aquariums en verre dépoli! C'est pour les poissons timides!

Depuis dix ans!

Simplet demeure à côté d'une école de garçons. Chaque jour, de sa fenêtre, il voit les jeunes écoliers courir et s'amuser dans la cour de récréation.

— C'est curieux, s'exclame-t-il, comme la jeunesse grandit lentement de nos jours! Ainsi, ces enfants, voilà dix ans que je les vois petits!

Impoli sans le savoir.

Une dame mûre est en visite chez la mère de Toto, charmant blondin de quatre ans. La visiteuse demande :

— Quel âge as-tu, mon chéri?

— Quatre ans, madame.

— Bien, mon mignon. Et sais-tu le mien, d'âge?

— Oh! je ne sais compter encore que jusqu'à cinquante.

Toto est grand.

Toto entend tante Jane conter une histoire à voix basse.

— Dis tout haut, fait-il, Toto voudrait entendre!

— Tu es trop petit!

Sans rien dire, le bambin va chercher sa grande chaise, se hisse dessus, et debout :

— Dis maintenant, Toto est grand!

HISTOIRE ET HISTORIETTES

Je ne vous demanderai pas, mes petites amies, si vous avez entendu parler de Jacques Cœur, car ce serait vous faire injure. Il n'en est pas une parmi vous, je suis sûre, qui ne connaisse ce célèbre financier. Mais votre science ne dépasse peut-être pas le nom de cet homme et je ne serais pas étonnée que vous ignoriez tout de lui, sauf, cependant, son titre d'argentier du roi.

Sachez donc que Jacques Cœur, né à Bourges vers la fin du quatorzième siècle, était le fils d'un marchand pelletier de cette ville et qu'il devint l'un des maîtres de la monnaie de Bourges.

Accusé, à tort ou à raison, d'opérations frauduleuses, il dut quitter cet emploi et se livra au commerce. Il fit alors une fortune si rapide que ses contemporains le soupçonnèrent d'avoir découvert la pierre philosophale et que les gens du peuple le tinrent pour quelque peu sorcier.

Sa renommée étant parvenue jusqu'à Charles VII, ce dernier le mit à la tête de la monnaie de Paris, le nomma son argentier et alla même jusqu'à l'anoblir.

Vous pensez bien que toutes ces distinctions et tous ces honneurs, sans compter son immense fortune, — il possédait plus de trente seigneuries dont une seule renfermait vingt-deux paroisses, des mines d'argent, de plomb et de cuivre, des manufactures, des hôtels somptueux, etc., — vous pensez bien, dis-

je, que tout ce train de grand seigneur n'allait pas sans un grand nombre d'ennemis! Les plus acharnés étaient Chabanne de Dammartin et la Trémouille qui, à force d'intrigues, réussirent à le perdre dans l'esprit du roi, et, l'ayant accusé d'empoisonnement, instruisirent son procès.

Un jour, donc, Jacques Cœur reçut l'ordre de comparaître à Loches. Il s'y rendait, monté sur un bon cheval, lorsqu'une pluie torrentielle s'abattit sur la campagne. La distance qui le séparait de la ville n'était pas bien grande, puisqu'il en apercevait déjà le clocher, mais, néanmoins, il n'aurait pu la parcourir sous un tel déluge sans être trempé jusqu'aux os. Il dirigea donc son cheval de côté, vers un petit bois qui bordait la route et trouva, sous des

arbres au feuillage épais, un abri suffisant pour laisser passer l'averse.

Comme il regardait autour de lui, il aperçut, à quelques mètres, un voyageur dans les mêmes conditions qui alimentait de bois mort un feu auquel il séchait ses vêtements.

En voyant Jacques Cœur pénétrer sous bois, l'inconnu lui dit :

— Approchez-vous, si le cœur vous en dit. J'ai allumé du feu pour me réchauffer, car je suis trempé comme une soupe et, soit dit sans vous offenser, m'est avis que vous ne valez guère mieux.

— Ma foi, ce n'est pas de refus, répliqua Jacques Cœur en avançant vers la flamme.



Il reçut l'ordre de comparaître.

Ayuntamiento de Madrid

me. Vous avez eu là une fameuse idée, compagnon !

— N'empêche qu'une bouteille de bon vin aurait bien complété la réjouissance, ne trouvez-vous pas ?

— Pour ce qui est du vin, il me serait difficile de vous en offrir, mais j'ai là une gourde d'eau-de-vie que je me ferais un plaisir de partager avec vous.

— Eh bien, mais... ne vous gênez pas, l'ami ! Ce n'est pas tous les jours qu'on a la bonne fortune de faire d'aussi agréables rencontres. A votre santé.

— A la vôtre pareillement, dit Jacques Cœur.

Puis, comme la pluie tombait toujours, fine et serrée, les deux hommes continuèrent la conversation.

— Vous êtes du pays ? demanda l'argentier du roi.

— Non, mais j'y viens quelquefois, rapport à mes occupations.

— Ah ! Vous êtes marchand ?

— Non, j'ai une place dans la justice du roi. Et vous, que faites-vous ?

— Je vais à Loches.

— Tiens, moi aussi. C'est peut-être bien pour la même affaire ?

— Oh ! cela m'étonnerait, dit Jacques Cœur en souriant.

— On ne sait jamais, répliqua l'inconnu. Tenez, vous m'avez l'air d'un brave homme, je vais tout vous dire. Je vais à Loches rapport au procès de ce fameux coquin qui va être jugé par le président Chabannes, vous savez ce que je veux dire ?

— Oui, oui, dit Jacques Cœur qui ne le savait

que trop. Seriez-vous un des juges, par hasard ?

— Que non ! Je ne suis qu'un pauvre diable qui n'a pas d'avis à donner. Mais puisque je suis appelé à Loches, il y a beaucoup de chances que le procès ne finisse mal pour le prévenu.

— Quoi ! seriez-vous...

— Oui, mon bon monsieur. Allez, on ne fait pas toujours comme on veut ! J'ai une femme, des enfants,

il faut les nourrir et il faut encore mieux faire ça que de détrousser les gens sur les chemins.

— Alors, vous croyez que Jacques Cœur va être pendu ?

— J'en ai peur, car il est rare qu'on me dérange pour rien. Mais voilà la pluie qui cesse. Puisque vous allez à Loches, nous pourrions peut-être faire route ensemble ? Vous avez un bon cheval, prenez-moi donc en croupe.

— C'est que, dit Jacques Cœur, j'ai oublié une commission que je devais faire au village précédent et je crois qu'il me va falloir retourner sur mes pas.

— Dans ce cas, je vais vous fausser compagnie, car j'aurais peur d'arriver en retard.

— Ne craignez rien, vous arriverez certainement le premier, dit Jacques Cœur en remontant sur son cheval.

Et il partit au galop, mais en tournant le dos à Loches, cette fois.



J'ai oublié une commission.



RÉCRÉATIONS

Anagramme.

Entendez-vous dans le lointain,
Cet accompagnement très fin ?
On dirait le concert des anges.
Le doux son de cet instrument
Ressemble au murmure du vent,
Au léger babil des mésanges.
Voyez-vous, là-bas, sur le roc
Où le flot se brise, où le choc
Des lames forme un bord d'écume,
Cette lanterne au feu mouvant ?
Par elle, sans danger vraiment,
Le marin sort, malgré la brume.



Acrostiche double.

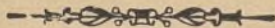
A X O C X T
C X G A X E
P X L I X E
C X O C X E
B X U L X T
A X N O X É

Horizontalement, six mots. Verticalement, à la place des x : un instrument de musique ; son compagnon inséparable.



Logogriphe décroissant.

— Près du verger est découvert.
— Un pied de moins, près du couvert
Figure ce mets de famille.
— Garantie. — Et fleuve en Castille.
— C'est un mystère à deviner ;
Un très grand peut vous étonner.



Mots carrés.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

- Partie du corps.
- Utile au canotier.
- Fin de prière.
- Nous en avons cinq.



Charade fantaisiste.

— Petit ornement
Pour l'ajustement.
— Antique lignée
De souche éloignée.
— Arbuste chinois
Et produit de choix.
— Le berceau champêtre
D'un tout petit être.
— *Le tout*, mal nerveux
Des gens trop heureux.



Les jeux innocents.

Comment l'aimez-vous ?

1. — Plat et lisse.
2. — Sans artifice.
3. — Pointu.

Qu'en faites-vous ?

1. — Une rame.
2. — Un être souffrant.
3. — Un supplice.

Où le placez-vous ?

1. — Dans l'eau.
2. — Dans une mansarde.
3. — Dans l'Inde.

A. MUSETTE.

SOLUTIONS DES RÉCRÉATIONS DU 1^{er} JUIN

Charade.

C A R - T O N ;
C A R T O N .

Mots en triangle.

E V E N E M E N T
V I T A L I T E
E T O I L E E
N A I N E S
E L L E S
M I E S
E T E
N E
T

Coquilles amusantes.

Pas de fumée sans feu.

Mots carrés.

A N N A
N A I N
N I C E
A N E T

Les jeux innocents.

1. — L I S .
2. — L I C E .

Métagramme.

P E I N E ,
R E I N E ,
V E I N E .